

A HENRY-WADSWORTH LONGFELLOW,
A l'occasion de son voyage en Europe.—(Fragment.)
SARRATOGA, août 1869.

Un soir, tu t'envolas comme l'oiseau de mer
Dont le coup d'aile altier nargue le gouffre amer,
Et, moi debout sur la colline,
Murmurant à la brise un chant d'Hyawatha,
Longtemps je regardai le flot qui t'emporta,
O doux chantre d'Évangeline!

Tel on voit l'astre d'or, plongeant au sein des eaux,
Au loin, derrière lui, de lumineux réseaux,
Dorer les vagues infinies,
Quand ta barque sombra dans l'horizon brumeux,
On entendit longtemps, sur l'abîme écumeux,
Flotter d'étranges harmonies.

Tu caressais ton luth d'un doigt mélodieux,
O Barde; et je t'ai vu, d'un long regard d'adieu,
Embrasser nos rives aimées;
Rêvant pour ton retour d'immortelles moissons
De poèmes ailés, de sublimes chansons,
Et de légendes parfumées.

Tu partis, et longtemps ta lyre résonna,
Des Alpes au Jourdain, des sommets de l'Etna
Aux blondes berges de la Loire;
Et, suave murmure ou fier coup de canon,
La brise qui passait nous apportait ton nom
Drapé dans un nimbe de gloire....

Mais comme une aile blanche ouverte dans le vent,
J'ai vu poindre aux lucurs du Levant,
Et les flots dont tu t'environnes,
O vieux roc de Plymouth, acclament ton enfant,
Poète glorieux qui revient triomphant,
Le front tout chargé de couronnes!

.....
LOUIS-H. FRÉCHETTE.

A L'ÉTRANGER.

Revue et Chronique.

ALLEMAGNE.

Le deux de mai, Bismark a présenté au parlement allemand le bill incorporant la Lorraine et l'Alsace avec l'empire.

Pour appuyer sa mesure, le ministre prussien dit que cette annexion forcée était nécessaire pour se défendre contre les agressions de la France.

Le bill a été référé à un comité qui l'examinera pour faire ensuite son rapport aux chambres prussiennes.

Un journal allemand prétend que les plénipotentiaires français à Bruxelles ont proposé le paiement de cinq milliards de francs en versements trimestriels, commençant le 2 juin 1871 et se terminant le 2 mars 1878. Ils ont même offert de payer de suite, en espèce, le premier versement, s'engageant à continuer le paiement en rentes sur l'État.

Cette somme de cinq milliards de francs est plus qu'énorme, et on ne sait vraiment pas comment la France, après cette guerre désastreuse, pourra remplir cet engagement. Les Prussiens sont en nombre suffisant pour la forcer à le faire, pour la contraindre à le faire, pour la contraindre à mendier, s'il le faut, les moyens de payer son indemnité. Si la chose arrive, ce sera la première fois que notre ancienne mère-patrie, la noble France, se verra dans un état à faire pitié au reste du monde entier. Il est bien amer le breuvage contenu dans la coupe de la colère de Dieu. Si la gloire future de la France se mesure sur la profondeur de son humiliation d'aujourd'hui, jamais peuple ne montera là où elle excitera l'admiration et l'étonnement de l'univers tout entier.

..

Le 6 mai, on a annoncé que Bismark se rendait à Francfort pour s'aboucher avec Jules Favre. Des pourparlers! des pourparlers toujours et jamais d'action, jamais de ces mesures énergiques qui révèlent l'homme de génie dans les temps de révolutions et de troubles! Est-ce que la France va mourir faute d'un homme?

ANGLETERRE.

Malgré des discussions orageuses, le budget a été voté par le parlement anglais avec une majorité de 46 votes.

..

L'ex-empereur est bien malade; il souffre beaucoup de son rhumatisme. Il a dit, paraît-il, qu'il ne retournera jamais en France.

Une nouvelle envoyée de Londres à New-York, le 3 mai, annonce que Thiers et MacMahon vont faire un grand coup d'État en entrant à Paris; ils sont décidés à se faire conjointement régents avec l'impératrice Eugénie. Cette nouvelle, vous le comprenez facilement, demande confirmation. Telle qu'elle est, on ne peut pas l'apprendre sans rire un peu et même beaucoup.

ÉTATS-UNIS.

Pour ce qui regarde le traité rédigé par les commissaires formant la Haute-Commission, tout ce que nous savons, c'est qu'il a été imprimé, mais seulement pour l'usage des membres de la Commission. Rien de ce qu'il contient n'est positivement connu du public. Au prochain numéro, les stipulations qu'il renferme seront connues et divulguées.

On assure qu'il sera complètement ratifié par le Sénat américain. Les quelques membres qui prétendent l'avoir lu en sont émerveillés, enthousiasmés; ils affirment qu'il est impossible de ne pas l'accepter.

FRANCE.

Il n'y a pas encore bien longtemps, on répondait aux écrivains qui osaient affirmer que la tolérance envers des hommes comme Proudhon, Blanqui, Louis Blanc, Rochefort.... était un crime, une véritable infamie; qu'elle servait à propager leurs doctrines dangereuses au bien-être social; qu'il fallait à tout prix fermer la bouche à ces perturbateurs: «Laissez-nous avec votre vieille intolérance, vos actes tyranniques qui avilissent encore plus le bourreau que la victime. Chacun a son opinion, ses vues à lui. Si un homme veut écrire, s'il peut se faire entendre, de quel droit l'empêcherions-nous? Vous dites qu'il trouble l'ordre social, c'est faux!

«Vous savez bien comme nous que jamais les utopies des communistes ne seront mises en pratique. Elles amusent, montrent jusqu'où l'imagination de l'homme peut aller quand il est libre, mais ne peuvent pas gagner un grand nombre de défenseurs.»

Eh! bien, que peuvent dire aujourd'hui ceux qui naguère parlaient ainsi? Est-ce que les communistes ne mettent pas en pratique des doctrines faites simplement pour amuser? L'histoire dans quelques années jugera avec calme, soulevant des voiles qu'aujourd'hui diverses passions tiennent baissées, n'ayant que la peine de trouver les causes des effets sans préjugés, démontrera le mal qui est résulté de la lecture des livres faits pour amuser depuis cent ans surtout.

Pour le moment, les communistes sont là pour prouver qu'une doctrine si mauvaise, si absurde qu'elle soit, trouve toujours des adhérents. En France, ils sont plus nombreux qu'on ne pense. Les nouvelles télégraphiques ne nous parlent que de Paris et de quelques autres villes, mais des voyageurs, arrivés ici dernièrement, disent que dans presque toutes les villes commerciales, les communistes, les amis des frères de Paris, se soulèvent à chaque instant. Ensuite, si les communistes sont si faibles pourquoi ne pas les vaincre de suite? s'ils n'ont aucune organisation militaire, s'ils ne se composent que de la plus vile populace.

Comment agissent-ils avec autant de connaissances militaires? Si l'armée de Versailles est si loyale, tellement décidée à rentrer dans Paris, pourquoi tant de soldats qui passe à l'armée insurgée?

Le mal est bien plus grand qu'il ne paraît par les nouvelles de tous les jours. On ne veut pas tout avouer. On dirait qu'il y a là-dessous quelque chose d'étrange et d'incompréhensible.

..

Le village d'Issy est en ruines, et ses habitants l'ont abandonné au commencement du mois. Le 1er mai, le général Vinoy s'est emparé du Château d'Issy et a fait prisonniers trois cents communistes. D'après le Times de Londres, pour entretenir la haine du peuple parisien contre le gouvernement de Versailles, les communistes lancent eux-mêmes de Neuilly des bombes à pétrole sur Paris, et font croire qu'elle viennent de l'armée.

Le 3 mai on annonçait que les communistes sont résolus à faire disparaître tous les vestiges du despotisme en détruisant une foule de monuments qui font l'ornement de Paris et rappellent les gloires passées de la France.

Sans passer jour par jour toutes les nouvelles, il suffit de savoir que tous les jours il y a eu des engagements; que les troupes de Versailles ne sont pas maîtresses de Paris ni même prêtes à s'en emparer; que Paris ne sera pas forcé à se rendre par la famine, car les prussiens laissent passer des vivres; que sous peu il y aura un soulèvement général en France, vu que les francs-maçons se répandent partout pour demander du secours aux frères.

La nouvelle la plus importante du 8 mai, est celle de l'entrevue entre Bismark et Favre à Francfort.

Francfort, 6.—Bismark a eu deux entrevues avec Favre et Pory Guertier.

Ce dernier déclara que le paiement de l'indemnité, conformément au traité préliminaire, était impossible, vu la guerre civile qui afflige la France. Il demanda des concessions, un traité commercial et un arrangement avantageux concernant les chemins de fer de l'Est.

Favre demanda la possession des forts de Charenton, Nogent, Rosny, et Noisy, à l'est de Paris, pour les troupes de Versailles. Il demanda le prompt retour en France des prisonniers français maintenant détenus en Prusse, et la remise des munitions et des armes prises par les prussiens durant la guerre.

Bismark répondit qu'il exigeait la stricte exécution des préliminaires de la paix. Il dit que des emprunts pouvaient être obtenus des banques allemandes, françaises et anglaises, et que le moindre retard dans l'exécution des conditions des préliminaires de la paix aurait des conséquences sérieuses.

A midi, Bismark a eu une entrevue avec Rothschild. Il restera à Francfort jusqu'à lundi.

Quand donc la France aura-t-elle fini de demander grâce à la Prusse?

..

Les nouvelles d'Algérie, annoncent que la révolte des Arabes est considérable et qu'il y a danger pour la France de perdre sa colonie.

Si cela continue longtemps la France sera bientôt réduite à sa plus simple expression.

EDMOND ROTTOT.

PERSÉCUTIONS RELIGIEUSES.

Quelques faits donneront une idée des horreurs qui se commettent à Paris.

Les réunions des fidèles dans les temples sont des actes de sédition, et les gardes nationaux sont chargés de les disperser par la force; les familles ne peuvent même plus trouver dans les prières de l'Eglise la consolation des plus grandes douleurs de la vie. Les prêtres ne peuvent suivre les convois, et l'on verra bientôt interdire aussi l'intervention de l'Eglise dans les mariages.

On conduisait à sa dernière demeure une jeune personne, Mademoiselle D...., rue Saint-Honoré.

Son malheureux père suivait le corbillard. Derrière lui, une foule immense. Autour du cercueil, douze jeunes filles vêtues de blanc, tenaient les cordons.

Le convoi funéraire arrive devant l'église Saint-Roch, dont les grilles sont fermées.

—J'ai l'autorisation de faire ouvrir les portes de l'église, dit l'infortuné M. D...., en montrant un permis du général Cluseret.

Le sacristain de Saint-Roch prend le permis, va le porter au chef de poste établi dans l'église même, et, au bout d'un quart d'heure, revient en disant que «les gardes nationaux, occupés à faire l'inventaire, ne peuvent se déranger ni être dérangés.»

Pendant ces pourparlers la foule grossit. Tous les fronts se découvrent, et, quand on apprend que la prière des morts ne sera pas dite sur la dépouille mortelle de Mademoiselle D...., une explosion de malédictions sort de toutes les bouches....

—Ouvrez la grille! crient plusieurs femmes en s'avançant, menaçantes.

Mais le malheureux père, qui ne veut pas de scandale, donne l'ordre à l'officier des pompes funèbres de faire avancer le corbillard, qui s'engage dans la rue des Pyramides et disparaît.

A ce moment, un brave prêtre, dont nous regrettons de ne pas savoir le nom, se précipite, rejoint le cortège funèbre, prend les mains du pauvre M. D.... et

—C'est moi qui récitaï les prières des morts, consolez-vous, cher monsieur! lui dit-il.

Puis, son bréviaire à la main, il alla se placer à la tête du convoi.

Pendant ce temps, on affichait, à la porte de l'église Saint-Roch, l'avis suivant:

«Les fidèles sont priés de vouloir bien se rendre rue d'Argenteuil, chez les frères des écoles chrétiennes, pour y entendre la messe.»

Pas de commentaires, n'est-ce pas?

ROSSEL.

Le général Cluseret ayant été destitué pour avoir abandonné le fort d'Issy, c'est un jeune homme de 28 ans, du nom de Rossel, qui a pris sa place. Voici ce qu'un correspondant écrivait, il y a quelque temps, au sujet du nouveau général:

On est surpris, non sans quelque raison, de l'habileté que révèlent certains mouvements opérés par les troupes de la Commune. On a fait honneur de l'invention successivement à chacun de ces porteurs de galons qu'un récent décret du ministre de la guerre (côté de Paris) défend d'appeler généraux.

Cependant Flourens est mort d'un fameux coup de sabre, corrobore d'une balle dans la tête et d'un maître coup de crosse. Duval est tombé au coin d'un mur, Henry est à Belle-Isle, et la main d'un stratège se fait toujours sentir dans les combinaisons de l'ennemi.

Serait-ce par hasard celle du délégué Cluseret? Le citoyen Cluseret n'est point un aigle, au dire de ceux qui l'ont bien connu jadis, alors qu'il opérait au 8^e chasseurs à pied.

Le citoyen Bergeret n'a en propre que la fusillade de la place Vendôme, qui suffira, du reste, à lui faire un nom dans l'histoire.

Nous ne croyons que cette habileté singulière de fait du citoyen colonel ou général ou chef de légion Rossel.

M. Rossel, sorti le second de l'Ecole polytechnique, était, avant la guerre, capitaine du génie. Gambetta, toujours adroit, le nomma colonel. Certaine pente l'entraîna vers l'émeute dont il est aujourd'hui l'un des chefs les plus autorisés, militairement parlant. Il a, du reste, envoyé très-officiellement sa démission au général Le Flô, qui ne lui a pas répondu. Le génie, une belle arme cependant, ne vaut rien à certaines natures.

Un Français, enrôlé de force dans l'armée de la Commune, écrit ce qu'il voit. Voici quelques détails intéressants:

C'est la Terreur, la Terreur de 93, je vous assure, et tout le monde se regarde avec défiance. On n'est pas certain de ne pas être dénoncé comme suspect, ou même comme tiède par des gens qui à peine savent votre nom. Les dénonciations jouent un rôle considérable dans la vie qui nous est faite par les mauvaises passions de la partie crapuleuse de la population. Les portiers surtout jouent un rôle ignoble dans cette sinistre comédie: ils se vengent des malheureux qui ne les ont pas comblés d'étrennes ou qui ne daignaient pas fraterniser avec eux dans d'autres temps. Il en est qui, non contents de leurs gages, de leurs petits,—petits!—profits, touchent la solde allouée à tout garde national bien pensant et qui joignent à ce revenu les aubaines de la dénonciation.

De bons et pacifiques bourgeois, pour ne pas être dénoncés et enrôlés par force, donnent 20 fr., trois louis, et même davantage, et en sont réduits à s'en aller habiter chez des amis; ils échappent ainsi aux réquisitions, à la condition de ne pas être dénoncés par les portiers des maisons où ils se réfugient.

Ce sont les femmes qui font peine à voir. Celles qui ne veulent pas abandonner leurs maris sont en proie aux trances les plus effroyables. Rester à Paris est horrible, le quitter c'est dangereux et difficile, presque impossible à qui n'a pas quarante ans, et l'on voit de ces pauvres créatures se traîner aux pieds des farouches séides de la Commune afin d'obtenir le passage de leurs maris. Ceux-ci sont inflexibles.

LE PILLAGE.

On se dit, dans la journée:—Il y a telle rue, tel numéro, tel monsieur, ou plutôt le citoyen un tel; c'est un réactionnaire endurci, il correspondait avec Bismark, il correspond avec Thiers et Trochu, il faut aller l'arrêter et perquisitionner ses papiers.

La troupe arrive, le mari est absent, il n'y a que des femmes et des enfants dans l'appartement; n'importe, on perquisitionne. Tout est fouillé, les chambres, les cabinets, les armoires, et, quand la sombre escouade s'est retirée, on s'aperçoit que l'argenterie, le linge, les bijoux, l'argent ont disparu.

La nuit, on n'emploie pas tant de façon, la force n'essaye pas de prendre le masque de la légalité. De vrais bandits, l'écume des faubourgs, les chiffonniers du quartier Mouffetard, accompagnés de leurs femmes—quelles femmes!—font irruption dans les maisons, surtout celles qui sont habitées par une seule famille, et les dévalisent hardiment.

On se laisse faire, et pourtant on m'assure que, dans une maison du quartier du Luxembourg, un honorable citoyen a fait feu de son revolver sur le premier bandit qui, dans des circonstances semblables, avait osé s'introduire chez lui.

Le correspondant dit ensuite comment la Commune se nourrit. Des bandes partent, entre chez les épiciers, les boulangers, les marchands de vin, etc., etc., et prennent ce qu'il faut pour la journée et paient en montrant des ordres de la Commune.

Il est de bon ton de se griser, mais il est encore de meilleur ton de se mettre ivre-mort, car alors on est sûr d'être bien noté par les chefs de la Commune; ainsi, le défenseur de la Commune se grise beaucoup, cela constitue même une condition première de son civisme. Ne pas être légèrement ému vous pose tout de suite en réactionnaire, en aristocrate, et alors gare!

..

Un pauvre d'esprit, ayant vu un maréchal cracher sur un fer à cheval pour voir s'il était encore chaud, s'avisa, de retour chez lui, de cracher aussi sur son potage pour savoir de même s'il ne le brûlerait pas.

..

Un Anglais, voyant qu'à table on disait également du bœuf ou du bouilli, vit passer, un vendredi, un troupeau considérable de bœufs. «Goddem! s'écria-t-il, que de bouillies qui passent!»